

## DOSSIER 1 :

### L'expansion ottomane, ses ressorts et ses limites (XIV<sup>ème</sup> -XVII<sup>ème</sup> siècles)

#### Document 1 : lettre du sultan ottoman Soliman le Magnifique à François Ier

Moi, qui suis le Sultan des Sultans, le Roi des Rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche (Méditerranée), de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Roum (Haute-Arménie), de la province de Zülkadriye, du Diyarbekir, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjan, de l'Adjem (Perse), de Cham (Syrie, d'Alep, de l'Egypte, de Mekkè (La Mecque), de Médine, de Jérusalem (Qods, la Sainte), de la totalité des contrées de l'Arabie, et en outre de quantités d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi !), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse Majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant, Moi, fils de Sultan Sélim, fils de Sultan Bayezid, Chah-Sultan Suleyman Khan (Sultan Soliman le Magnifique), à toi François, qui est roi du royaume de France.

Lettre du sultan ottoman Soliman le Magnifique à François Ier, pendant sa captivité à Madrid (février 1526), trad. M. Jouannin, premier secrétaire interprète du ROI, BNF, supplément turc 1638A, sans date précise (entre 1815 et 1844).

#### Document 2 : l'identité complexe de l'Empire Ottoman

L'Empire Ottoman enracine sa généalogie dans au moins trois traditions. La première turcique : (...) de nombreux éléments de la culture politique ottomane, comme la sacralisation du pouvoir, l'absence de règles de succession qui érige l'Etat en un véritable trophée et une mission destinée à celui seul que le « destin » aura choisi, ou encore les *türe* (« coutumes ») précisant les conditions d'obéissance au prince en contrepartie de son respect des traditions, viennent de ce fonds. (...)

La deuxième tradition est impériale, romaine et/ou byzantine. La conquête de Constantinople, ville que Mehmed II choisit pour capitale au détriment des anciens sièges de l'Etat, Bursa et Edirne, au grand dam des croyants, joue un rôle décisif dans la réappropriation de l'imaginaire de l'éternité impériale. (...) Une médaille à son effigie, frappée après sa mort, présente Mehmed comme *Bizantii Imperatoris* et *Ottomanum Turcarum Imperator*, titres qui sont repris pour celles commémorant Selim I<sup>er</sup> et Soliman le Magnifique. (...) La troisième généalogie ottomane, enfin, s'ancre dans l'Islam. (...) Les Ottomans entraient dans la compétition avec les puissances européennes (...) au nom d'un Islam de conquête, portant la dar al-Islam (« maison de l'Islam ») au-delà de ses frontières traditionnelles. (...) Les historiens (...) s'accordent pour reconnaître le rôle de l'esprit de la « guerre sacrée victorieuse » (*gaza*) dans la « colonisation » ottomane. (...) Certes, avec le temps, l'appel à la guerre sainte résonne moins et les sultans ottomans se considèrent comme des souverains avant d'être des *gazi*. Mais même au moment de son expansion maximale, l'empire ne peut se concevoir autre que musulman. (...) Ainsi « il apparaît que les sultans éprouvèrent le besoin de conserver constamment le Saint Manteau auprès d'eux, puisqu'ils prenaient le soin de l'emporter avec eux lors de leurs déplacements à Andrinople ».

Amit Bozarslan, *Histoire de la Turquie de l'Empire à nos jours*, Tallandier, 2013, pp 38-41.

### Document 3 : rencontre entre Jean-Sigismond de Hongrie et Soliman le Magnifique



En 1556, Jean-Sigismond, roi de Hongrie, rencontre Soliman sous la tente de celui-ci (manuscrit ottoman, 1566, Topkapi)

### Document 4 : un Empire composite

L'Empire Ottoman est incontestablement à mettre au rang des plus vastes constructions politiques de l'histoire universelle. (...) Sa population (22 millions d'âmes au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, constitue un ordre de grandeur considérable pour cette époque. (...) L'Empire s'impose sur la scène internationale face au monde musulman sunnite, qui reconnaît sa prééminence, comme à une Europe occidentale exaltée par la Renaissance, mais affaiblie par ses divisions politiques et religieuses. (...) L'ambassadeur de Ferdinand de Habsbourg auprès du sultan, Busbecq, décrit bien la situation : « Soliman se dresse devant nous avec toute la terreur qu'inspirent ses propres succès et ceux de ses ancêtres (...). Il est à la tête d'une armée équipée grâce aux ressources de nombreux royaumes. Des trois continents qui partagent notre hémisphère, chacun contribue pour sa part à notre destruction. Comme un coup de tonnerre, il frappe, fracasse et détruit tout ce qui se trouve sur sa route ». (...) Plus que par l'ethnie ou la religion, les sujets du sultan se distinguent par des fonctions différentes. [On trouve d'un côté] les *asker* – catégorie incluant les soldats proprement dits, et plus généralement tous les serviteurs de l'Etat exempts d'impôts en contrepartie de leur service – et, d'autre part, les *rayas* – tous les producteurs qui soutiennent l'Etat par un prélèvement fiscal sur leur travail (...). Soliman est le *padichah* de l'Islam, de même que ses armées sont « les troupes de l'Islam vouées à

la victoire ». Cela ne signifie pas, bien entendu, que tous ses sujets soient ou doivent devenir musulmans : chrétiens et juifs restent nombreux dans l'ensemble de son Empire, et représentent même plus de 80% de la population en Roumélie. Le statut qui leur est réservé est celui prévu par la charia : il reconnaît à des *dhimmis* une place dans l'Etat, le droit de pratiquer librement leur religion, mais il les maintient dans une certaine ségrégation par rapport aux vrais croyants et les astreint au paiement d'une capitation appelée *djizya* ou *kharadj*, marquant leur soumission à la domination musulmane. (...)

Gilles Veinstein, « L'Empire dans sa splendeur », dans *Histoire de l'Empire Ottoman*, sous la direction de Robert Mantran, Fayard, 1989, pp 159-164.

### Document 5 : ampleur et limite du pouvoir du sultan

Le fait qu'il n'existait pas de principe successoral à proprement parler constituait un germe redoutable de troubles. Dans ces conditions, la pratique s'établit chez les princes qui venaient d'accéder au trône, de faire périr étouffés tous leurs frères. De cette précaution, Mehmed II fit une règle, la fameuse « loi du fratricide » décrétée « pour le bien de l'Etat », avec l'approbation d'« une majorité d'oulémas ». (...) A partir du règne de Mehmed III (1595-1603), tous les *chehzade* (héritiers du trône) furent confinés dans la partie secrète du palais impérial en un lieu appelé la « cage ». (...) Tout au long du XVII<sup>ème</sup> siècle, des meurtres continuèrent à être ordonnés dans cet endroit : la menace qui pesait ainsi sur la vie de ces princes n'améliorait pas un équilibre psychologique déjà mis à mal par leur existence de reclus. (...)

Le souverain exerce son autorité dans tous les domaines en émettant des *firmans* rédigés à la première personne et qu'authentifie son monogramme. (...) Les firmans sont augustes, sacrés (*humayun*, *cherif*). Le sultan nomme à tous les emplois en délivrant à ses agents (moyennant redevance) des brevets (*berat*) spécifiant leur fonction et leur rétribution. Il est le chef suprême des armées, qu'il les conduise personnellement à la guerre, accompagné de l'étendard du Prophète, ou qu'il en confie le commandement à ses vizirs. (...) Le sultan conclut les traités ou, plus exactement, car ceux-ci ne sont pas conçus comme des accords bilatéraux, il consent de sa propre initiative, et par un effet de sa bienveillance, à prendre un « engagement de paix » à l'égard d'un prince étranger. Dans les domaines intimement liés de la religion et de la loi, le sultan a un pouvoir réel bien que limité : il est investi d'un caractère religieux en tant que calife. (...) Pour autant, le *padichah* n'a pas le moindre pouvoir dans le domaine de la *charia* : il ne peut en poursuivre l'élaboration ni la modifier. Il ne lui est même pas loisible de l'interpréter, ce qui est le rôle exclusif des jurisconsultes (*müfti*) qu'il nomme et révoque, mais auxquels il ne peut se substituer. (...) Loin de gouverner selon son seul caprice, d'être « au-dessus des lois » pour reprendre la formule de l'ambassadeur Jean de la Haye (1669), le sultan ottoman, comme tout souverain musulman, ne peut aller à l'encontre des préceptes intangibles de la charia qui règle sa vie publique et privée. (...) S'il est vrai que le sultan n'est pas lié par les lois de ses prédécesseurs, il n'en reste pas moins qu'en tous domaines, le poids des coutumes immémoriales s'imposent à lui. (...) La population d'Istanbul, surtout quand elle fait cause commune avec les janissaires et les oulémas, entraîne parfois la destitution et la mort du sultan qui s'est aliéné ces différentes forces. Plusieurs en feront la triste expérience. (...)

Machiavel écrivait : « Toute la monarchie du Grand Turc est gouvernée par un seul maître ; les autres sont ses serviteurs (...). Le roi de France, au contraire, vit parmi une multitude de grands seigneurs de race très ancienne, reconnus et aimés de leurs propres sujets. Chacun a ses privilèges héréditaires auxquels le roi ne peut toucher sans péril ». Le Florentin se référait à l'intrusion si déconcertante pour un

Européen de son temps, des esclaves du souverain dans les rouages de l'Etat. (...) Une partie essentielle de l'armée, la plus proche du monarque, ainsi que ses principaux agents dans la capitale et dans les provinces étaient recrutés parmi ses esclaves (*kul*). Une autre spécificité ottomane tenait à l'origine de ces esclaves : si les uns étaient, de façon classique, des captifs pris sur le champ de bataille ou achetés sur les marchés, les autres, pour une moindre part d'ailleurs, provenaient du « ramassage » (*devchirme*). Par cette pratique, le sultan prenait en esclavage de jeunes garçons (entre 7 et 20 ans) que ses émissaires choisissaient avec soin parmi ses sujets chrétiens. (...) Au XVI<sup>ème</sup> siècle, ces levées avaient sans doute lieu tous les 3 ou 7 ans, selon les besoins, chacune affectant de 1 000 à 3 000 enfants. (...) Au terme d'une première sélection, les moins prometteurs d'entre eux suivaient un cursus de plusieurs années qui les menait au corps des janissaires, l'infanterie du sultan. (...) Les mieux doués sur les plans physique et intellectuel intégraient le corps des « garçons de l'intérieur » (*oghlan*) : pendant plusieurs années, ils recevaient, grâce aux meilleurs maîtres, une éducation particulièrement soignée, conjuguant toutes les disciplines, sportives, militaires, intellectuelles et artistiques. Il s'agissait de faire d'eux des hommes complets (...) formés à assumer toutes les tâches de l'Etat, dans un esprit de parfaite soumission et loyauté au souverain. (...) Au total, par des canaux divers, ce sont des esclaves d'origine chrétienne qui constituaient le noyau de l'armée ottomane, le haut commandement militaire et les cadres du régime. Néanmoins, une fois dans la carrière, ces éléments étaient devenus musulmans, et ils avaient cessé d'être des esclaves au sens juridique du terme, ne pouvant plus être revendus, ni affectés à des services autres que ceux de l'Etat. (...)

Protocolairement, le grand-vizir est le deuxième personnage de l'Etat. Dans la pratique, c'est lui qui gouverne l'Empire. (...) Soliman a largement suivi le principe – mis en vigueur par Mehmed II – de confier le grand vizirat à ses esclaves d'origine chrétienne : 7 de ses 9 grands-vizirs entrent dans cette catégorie. (...) Leur puissance et leurs ambitions devenaient-elles excessives, le souverain extirpait la menace en les faisant exécuter. Ibrahim Pacha, ami de jeunesse tendrement aimé de Soliman, doué de brillantes qualités, chef de guerre aussi bien que diplomate avisé, gouverna l'Empire pendant près de 13 ans avec une assurance qui finit par l'aveugler. Mais celui qui se vantait auprès des émissaires étrangers de jouir d'une autorité absolue fut retrouvé un matin étranglé dans la chambre qu'il occupait dans le Nouveau Palais, à côté de celle du sultan. (...)

Gilles Veinstein, op. cit., pp 165-186.

## Document 6 : l'administration et l'armée ottomanes

Même s'ils ne sont pas l'élément le plus nombreux de l'armée, les *kapi kullari* (« serviteurs du sultan ») en constituent le cœur, l'élément le plus « professionnel », le mieux entraîné et le mieux équipé, celui qui impressionne le plus les observateurs occidentaux. Aux yeux de ces derniers, ils incarnent une sorte d'idéal militaire dont leurs princes sont loin de posséder l'équivalent. Cette élite comprend une infanterie, les fameux janissaires, et plusieurs corps de cavalerie d'un prestige encore supérieur. (...) Esclaves du sultan, les janissaires sont entretenus dans un esprit de soumission et de discipline absolues. (...) Le zèle religieux de ces convertis est entretenu par l'imam du corps et par des derviches *bektachis*. (...) A l'origine, l'excellence de ces soldats régulièrement entraînés se manifestait dans le maniement d'armes traditionnelles : arc, sabre, lance, hache. A partir du début du XVI<sup>ème</sup> siècle, ils adoptent l'arquebuse. (...) Conscient de sa force et animé d'un puissant esprit de corps, les janissaires n'ont pas tardé à manifester leur colère contre le manque à gagner résultant des dépréciations monétaires. Leur audace ne fera que croître sous les successeurs de Soliman, allant jusqu'à leur faire tourner les

armes contre leur padichah, comme lors du massacre d'Osman II en 1622. (...) Présente dans l'armée ottomane dès la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, l'artillerie a été développée et organisée par Mehmed II qui dota sa nouvelle capitale d'une fonderie de canons. (...) Mais c'est sous le règne de Soliman que l'artillerie connaît son apogée. (...)

L'élément principal des troupes provinciales est formé par la cavalerie des *sipahi* – partie la plus nombreuse de l'armée ottomane – largement conditionnée par son mode de rétribution : le *timar*. Le *timar* n'est pas, à proprement parler, une concession foncière, mais une concession fiscale : lorsque le sultan attribue un ou plusieurs villages ou parties de village à un particulier, il ne lui concède pas un territoire, ni les paysans qui y sont liés, mais les dîmes et autres taxes en argent et en nature à percevoir sur ces derniers. (...) L'armée du sultan se double d'une flotte. (...) Durant le règne de Soliman – plus précisément entre la victoire de Preveza de 1538 et la défaite de Lépante de 1571 – la suprématie navale en Méditerranée appartient aux Turcs. Deux circonstances ont largement contribué à ce résultat : la réunion, sur le territoire de l'empire, de toutes les matières premières nécessaires à la construction d'une puissante flotte ; d'autre part, un habile appel aux forces de corsaires islamisés : le plus fameux fut Barberousse, dont Soliman fit son grand-amiral. (...)

Ces troupes se signalaient aussi bien par leur stricte discipline, leur étonnante capacité à déployer leur masse avec rapidité, ordre et silence. On mettait en avant la frugalité des hommes, la parfaite propreté des campements : autant de qualités à l'opposé des tares des armées de l'Europe contemporaine, arrogantes, querelleuses, adonnées à l'ivrognerie et aux jeux de hasard, malpropres et alourdies par des provisions inconsidérées. (...)

Sur le plan technique, les forces ottomanes commencent à marquer le pas sous le règne de Soliman (...) Après l'arquebuse, les janissaires n'adopteront dans les époques ultérieures ni la carabine, ni le pistolet. Quant à l'introduction des galions dans la flotte ottomane, fidèle aux anciennes galères, elle se fera avec un retard de plusieurs décennies. Ces marques d'inertie ne sont que des symptômes d'un processus de sclérose plus général, mais l'Occident, sur la lancée de son ancienne fascination, ne le perçoit pas encore. (...)

### **Document 7 : l'Empire ottoman, une « économie-monde » ?**

La puissance économique de l'Empire Ottoman tient à l'ampleur et à la diversité des ressources rassemblées comme à la stabilité politique et à la sécurité que l'ordre ottoman fait généralement régner. (...) Deux autres facteurs ont un incontestable effet simulant : au XVI<sup>ème</sup> siècle, l'empire voit sa population croître de 41% entre 1520 et 1580. (...) Cette économie, ouverte sur le monde extérieur, est reliée en particulier à l'Europe (...) Dans ses derniers travaux, Fernand Braudel inclinait à y reconnaître une « économie-monde » à part entière. (...) De la dévaluation initiale de 1566, Braudel a écrit qu'elle était « le premier signe de fatigue de l'empire ». (...) La crise avait certainement une dimension proprement économique : la concurrence occidentale, celle des produits, des nouvelles routes de commerce commence à affecter certaines branches de l'économie ottomane et, par voie de conséquence, à entamer les recettes du sultan. (...) Mais la crise financière était par ailleurs le fruit d'une crise militaire à plusieurs aspects : dans la dernière partie du règne de Soliman, comme dans les campagnes contre l'Iran et l'Autriche de la fin du siècle, la guerre avait changé de visage pour les Ottomans : elle n'apportait plus comme auparavant des conquêtes fulgurantes, pourvoyeuses de fabuleux butins. Elle ne permettait désormais que des avancées modestes ou passagères, et prenait un caractère de plus en plus défensif. Dans ces conditions, non seulement elle ne rapportait plus mais elle devenait une charge onéreuse et même ruineuse. (...) L'Etat

répond à cette situation nouvelle, non seulement en dévaluant la monnaie, mais en cherchant par divers moyens à renforcer ses rentrées d'argent : des *timar* qui avaient perdu leur intérêt militaire sont rattachés aux domaines de la couronne ou concédés, de façon vénale ou par favoritisme, sans contrepartie de service ; les pots-de-vin se généralisent dans l'attribution des postes ; les taux des impôts en argent revenant directement à l'Etat, comme la *djizya*, sont fortement relevés. D'autre part le système de l'affermage (*iltizam*), qui vaut à l'Etat des rentrées sûres et rapides, est développé malgré la déperdition de revenus qu'il entraîne ou les risques d'exactions qu'il présente. Les conséquences multiples de toutes ces mesures commencent à bouleverser à la fin du siècle l'ordre institutionnel et social. (...) La dépréciation monétaire dévalue les revenus fixes en argent, entraînant les mutineries de ces janissaires que renforce simultanément l'accroissement de leurs effectifs ; accentuant l'affaiblissement des timariotes, poussés aux exactions contre leurs rayas ; favorisant le développement de la corruption chez les agents de l'Etat.

Gilles Veinstein, « L'Empire dans sa splendeur », dans *Histoire de l'Empire Ottoman*, sous la direction de Robert Mantran, Fayard, 1989, pp 159-225.

## QUESTIONS :

1- A l'aide de la carte pp 118 de votre manuel, complétez la légende et la carte illustrant l'expansion de l'Empire Ottoman. Vous pourrez également vous aider de la carte du site suivant : <https://www.populationdata.net/cartes/empire-ottoman-1683/>

2- Sur quelles bases se fonde l'identité de l'Empire Ottoman d'après l'historien Hamit Bozarslan ? Laquelle semble la plus importante d'après lui ?

3- En vous appuyant sur les documents, montrez que l'Empire Ottoman est un Empire très divers. Quelles sont les principales lignes de partage que contient la société ottomane ?

4- A l'aide de l'ensemble des documents, réalisez une carte mentale montrant les divers facteurs de la puissance ottomane, mais aussi les limites de cette puissance.

Coup de pouce :

*Comment le sultan conçoit-il ses rapports avec les autres dirigeants du monde, notamment ceux d'Europe ?*

*De quelles faiblesses souffre l'Europe face à la menace ottomane ? Comment les Européens perçoivent-ils l'Empire ottoman et son sultan aux XVI<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> siècles ? Cette image est-elle exacte ?*

*Comment fonctionne le mode de succession des Ottomans ? Quels problèmes cela peut-il poser ?*

*Quels sont les points forts de l'administration ottomane ? D'où proviennent la plupart de ses membres ?*

*Comment est organisée l'armée ottomane ? Quels sont ses principaux points forts ? En quoi se distingue-t-elle des troupes européennes ? Quelle évolution préoccupante peut-on constater en son sein dès le XVI<sup>ème</sup> siècle ?*

*Comment a évolué la population de l'Empire entre 1520 et 1580 ? Combien d'habitants comptait-il au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle ?*

*Quels sont les points forts de l'économie ottomane au XVI<sup>ème</sup> siècle ? Quelle évolution connaît-elle à la fin du siècle ? Quelles en sont les conséquences sur son fonctionnement administratif et social ?*

